

Un conte de pâques : café des voyageurs

Autor(en): **Bille, S. Corinna**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le messenger suisse de France : revue mensuelle de la Colonie suisse de France**

Band (Jahr): **6 (1960)**

Heft 4

PDF erstellt am: **21.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-849137>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CAFÉ DES VOYAGEURS

par S. CORINNA BILLE



Un violent vent de Pâques soufflait sur la vallée du Rhône. Un bon vent, un bon fœhn ! Il vous prenait tout entier dans sa caresse brusque ; il sifflait dans les branches pas encore chargées de feuilles, mais déjà lourdes de sève et de bourgeons. On était en mars, et seuls les pêcheurs des murailles éclairaient de leurs petits feux roses le vignoble nu.

Un jeune homme marchait sur la route flanquée parfois d'un peuplier, dernier survivant d'une allée royale et bruisante qui allait, il y a cinquante ans, de Saint-Maurice à Brigue. Ils avaient donné longtemps aux voyageurs leur ombre et leur musique, leurs chatons floconneux, tout en plongeant leurs longues racines dans le fleuve ; en remerciement, les voyageurs les avaient décapités. Germain avançait du côté de Sion. Il pensait : « J'arriverai bien assez tôt chez mes amis. En attendant, j'aurai pris un grand bol d'air, de cet air de mon pays qui me manque terriblement dans mes années d'études... », lorsqu'il vit venir à lui un fiacre. Sur une route où ne roulaient plus que des autos et des camions, il était surprenant de voir paraître une voiture de ce genre.

Le fiacre avançait lentement, avec quelque hésitation, et Germain s'aperçut que le cocher dormait. Il le héla très fort. L'homme à demi-prostré sursauta et son buste surgit au-dessus de la banquette. À voir sa figure rougeaude et son air grossier, Germain s'attendit à une bordée d'injures. Il n'en fut rien.

— Excusez, monsieur, montez dans la voiture, monsieur...

Comme il restait sur la route, étonné de cette invite, il entendit l'autre qui grommelait humblement :

— Montez, monsieur, je vous prie, la place est pour vous.

On le prenait pour quelqu'un d'autre.

— Je crois que vous vous trompez...

— Non, monsieur, je ne me trompe jamais. Vous ou un autre, pour nous, c'est tout comme.

— Où allez-vous ? demanda Germain de plus en plus ahuri.

— Là où nous devons aller, fit l'homme avec une mauvaise humeur soudaine qui menaçait de croître.

— Ah ! mais... j'allais à Sion, et vous vous faites le contraire.

Le cocher ne comprit pas ou, du moins, ne l'entendit pas de cette oreille.

— Prenez place, je vous dis, ou nous arriverons en retard !

Germain enjamba le marchepied et son poids fit grincer la guimbarde. L'étrange cocher lui jeta une couverture sans le regarder. Le fiacre dégageait une odeur aigre de vin et de vieux cuir fendillé.

— Il est complètement saoul, se dit encore Germain en le voyant se démener sur son siège et fouetter le cheval. Mais cette fureur n'eut pas l'air d'émouvoir la pauvre rosse qui continua sa marche tranquille. Le cocher se retourna vers l'étudiant :

— Vous ne vous repentirez pas d'être venu. Mme Victoire tient à

ce qu'on vous soigne. Elle n'en a jamais tant fait pour ses propres clients !

Découpé sur le ciel gris, il parlait maintenant avec dignité. Le vent l'évitait, n'osait pas le palper ; il s'engouffrait dans la capote de la voiture et la gonflait. Elle prit un chemin de traverse qui menait vers le Rhône. Entouré de prés où croissaient des saules, un hameau s'élevait entre deux collines.

Ils s'arrêtèrent devant une maison qui portait en grosses lettres brunes, déteintes sur la façade :

CAFÉ DES VOYAGEURS

« Bon, pensa Germain, ici l'aventure prendra fin. Je vais renoncer à être celui qu'on croit. Et je pourrai repartir sur la grand-route et arriver à Sion juste à temps. » Il sauta de la voiture et fut poussé par l'homme dans un couloir décrépit. Il se trouva en face d'une vieille femme qui s'exclama :

— Enfin, te voilà !

Elle le contempla avidement, toutsota et dit d'un air entendu :

— Je t'attendais.

Le jeune homme, quoique intrigué, demeura plutôt froid devant cet accueil.

— Robert, fais-le monter dans le petit salon, dit-elle.

Le petit salon était une horrible chambrette au plancher rouge sang, huilé sur de la crasse, contenant une table ronde, un fauteuil usé, un vieux piano d'où pendaient les pompons d'un tapis au crochet, et quelques chaises.

Germain, pris au piège, demeura debout, essayant de regarder par la fenêtre comme pour chercher une issue. A travers le rideau, il apercevait quelques toitures de granges et la pente dorée des collines. L'odeur de renfermé de la pièce était si pénible qu'il regretta amèrement le souffle tiède du foehn.

Il s'avança vers la porte. Mais le cocher, devenu sommelier, entra, lui barrant le passage d'un large plateau chargé d'une bouteille et de deux verres. Puis, refermant avec soin la porte derrière lui, il s'approcha de la table où il déposa son fardeau.

— Vous serez bien ici, n'est-ce pas, monsieur.

Il poussa le fauteuil près de la table, en face de Germain, et se retira.

Le jeune homme, croyant qu'il allait devoir trinquer avec cet individu ou la vieille dame, regretta de plus en plus de s'être laissé faire. « Mais, au nom du ciel, pour qui me prennent-ils ? » Le cocher revint, il avait oublié de mettre une nappe et, avec un empressement ridicule, il enleva le plateau, le posa sur une chaise et déploya une nappe blanche sur la table, puis remit dessus le plateau. Il ajouta encore deux assiettes, des couteaux et des fourchettes.

— Elle ne va pas tarder à venir, dit-il d'un air fin, regardant à peine le jeune homme comme si soudain il aurait voulu mettre une grande discrétion dans ses paroles.

« Cette fois, s'étonna Germain tout alléché, on dirait presque un rendez-vous galant !... » Mais à peine allait-il s'en réjouir que la vieille femme entra. « C'est donc pour elle ! » songea-t-il déçu. Mais elle ne s'assit pas dans le fauteuil et s'installa modestement sur une chaise.

— Tu as bien voyagé ? Tu n'es pas trop fatigué ?

— Heu..., non, répondit-il.

— Cela doit te changer de revenir ici ?

— Pour ça oui.

Comme elle parlait, Germain voyait peu à peu en elle une autre

personne, une femme beaucoup plus jeune sous les traits d'une vieille. Les rides semblaient fausses, les cheveux gris aussi. Ce qui était beau, ce qui était vrai, c'étaient les yeux. Ils s'agrandissaient à mesure qu'ils le regardaient, ils devenaient brillants et doux. La bouche de même : elle ne tombait plus, amère, comme au premier instant, mais les lèvres plus roses souriaient.

— Je me languis, je me languis d'être seule, dit-elle encore. Mais tu avais tellement envie d'aller étudier...

« Si c'est pour un étudiant qu'on me prend, il n'y a pas tellement de différence ! » Et il se sentit un peu plus à l'aise.

Le cocher revint avec un plat de viande sèche et du pain. Respectueux, il remplit les deux verres et se retira sans mot dire.

— Comme ça doit être une autre vie qu'ici, là-bas, dit encore la femme.

— Peut-être moins qu'on le croit, fit-il à tout hasard.

Il mangeait de grand appétit. La course et la bizarrerie de sa situation l'avaient creusé. Mais il mangeait seul.

— Vous n'avez pas faim, demanda-t-il.

Il n'y eut pas de réponse.

Tout d'abord, il ne le remarqua pas, mais il s'aperçut bientôt qu'elle s'était un peu rapprochée et que sa main, sa vieille main, beaucoup plus vieille que les yeux et la bouche, couverte de taches rousses, les doigts tordus et la peau flasque, approchait lentement de la sienne. En rampant, en feignant vouloir autre chose, mais elle se rapprochait. Elle possédait sa vie propre, une vie de bête. Il en eut peur, il voulut cacher la sienne sous la table. Trop tard ! La main avait saisi son poignet et le serrait. Si fort que Germain cria. Il ne reconnaissait plus le visage de la femme. Les yeux trop grands étaient devenus hagards, la bouche tremblait, murmurait des phrases qu'il ne pouvait comprendre.

Mais le cocher arrivait. Il prit simplement les deux mains de la vieille et l'entraîna hors de la chambre. Elle se laissa faire, docile soudain, humble.

Quand il revint, Germain, très pâle, s'était levé. Il avait compris.

— Elle est folle ?

— Ah ! si vous saviez ! Mais c'est la première fois qu'elle fait cela. La première fois ! Pourquoi ?

Il dévisageait Germain d'un air fâché.

— Peut-être, ajouta-t-il, parce que vous lui ressemblez trop !

— A qui ? A qui je ressemble ! hurla Germain.

— A son fils. Je peux bien vous le dire maintenant. Il est mort, il y a vingt ans, le jour de Pâques ! En descendant du train... Le train lui a passé dessus. Il était aux études. Il revenait pour les vacances. C'était comme aujourd'hui.

— C'est affreux.

— J'allais toujours le chercher à la gare... Il y avait le foehn, et vous lui ressemblez, comme vous lui ressemblez !

— Mais pourquoi, pourquoi m'avoir fait venir ?

— Elle n'a jamais voulu croire à sa mort. Elle m'envoyait le chercher avec le fiacre... Chaque année, je ramassais quelqu'un sur la route. Si possible jeune, un monsieur, ou même n'importe qui ! Elle était contente, et lui aussi : il dînait. Mme Victoire, elle restait tranquille à le regarder. Ensuite, il repartait. Ni vu ni connu.

Il montra la porte au jeune homme :

— Mais vous, vous l'avez ressuscité ! Vous l'avez trop ressuscité. Moi aussi, il me semblait tout le temps que c'était lui. Adieu.

— Adieu, dit Germain.

Et le vent de Pâques le reprit dans sa grande main, effaçant sur lui les traces de l'autre.

C. B.